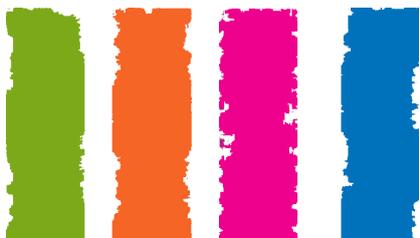




Pour citer cet article :

Plaquevent (Jean), *Misère sans nom. Nouveaux postulats d'un monde humain*, Paris, Seuil, 1955, 281 p. ; chapitre «Remèdes pires que le mal», p. 199-206.



**Misère
sans nom**

NOUVEAUX POSTULATS D'UN MONDE HUMAIN

**par Jean
Plaquet**

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

REMÈDES PIRES QUE LE MAL

POUR TOUS ces enfants, à qui un foyer paisible et heureux est ce qui a le plus manqué, quelle compensation a-t-on inventée, quel remède ? Exactement ce qui ressemble le moins à un foyer : l'internat à perpétuité. A la place d'un père, d'une mère, on leur donne des salariés qui, sauf exception, sont du même sexe que les enfants, et, sauf exception aussi, se sont révélés incapables de faire autre chose que de « s'occuper d'enfants ». C'est ce genre de personnages qu'avec une générosité regrettable il est convenu d'appeler, depuis quelques années, des « éducateurs ». Ils appartiennent, en général, à ce vaste monde sans classe qui est à égale distance du prolétariat et de la bourgeoisie. Ils tiennent du petit bourgeois raté et du rustre mal dégrossi. Ils font partie de ces gens qui ont déjà les prétentions de la bourgeoisie sans en avoir les vertus (ténacité, économie et civilité). Ce sont, en général, des jeunes gens et des jeunes filles qui, en dépit des efforts de leurs parents pour les faire instruire et les « élever socialement », n'ont pu atteindre au baccalauréat, si ce n'est à la première partie, péniblement obtenue et suivie d'échecs répétés pour la seconde. Renonçant à faire honneur à leur famille par l'aboutissement de leurs études, ils cherchent à se réhabiliter par un titre, une pseudo-situation, un pseudo-métier qui puissent donner le change. Rétrograder vers des professions manuelles achèverait de les déshonorer aux

yeux des leurs et à leurs propres yeux. Ce serait retomber dans le prolétariat. Il n'en saurait être question, à aucun prix. En fait, ils ne savent que faire de leur existence et personne ne peut les orienter.

Restent les enfants. C'est un préjugé solidement établi que lorsqu'une personne n'est utilisable à rien, elle est toujours bonne à garder des enfants. Il est alors trop évident qu'on ne peut non plus la laisser faire sans la garantir de quelques notions d'éducation, ou, pour parler mieux, de « pédagogie ». Notre temps, dans ce domaine, n'est pas avare de principes. Tous ces éducateurs ont plus ou moins exercé leurs talents dans des colonies de vacances. Ils sont passés par des stages de formation, quelquefois même dite « intensive ». Que n'y ont-ils pas appris ? A tresser du raphia, à faire de la pyrogravure, des jeux dramatiques, des danses folkloriques, du chant choral, des modèles réduits (réduits souvent à peu de chose), de la gymnastique de dérouillement et mille autres sortes d'activité dites « éducatives ». En fait, ils sont incapables de tailler proprement un crayon, de se lever ou d'arriver à une heure fixe, de s'abstenir de fumer quand il le faut, bref d'atteindre à la plus élémentaire maîtrise d'eux-mêmes. Quant à l'éducation proprement dite, il arrive que ces prétendus éducateurs n'en aient pas beaucoup à revendre. On en voit qui ne soupçonnent même pas de quoi il s'agit. Ce n'est qu'en passant qu'ils ont vu des gens bien élevés. Faute de moyens de comparaison, ils n'ont pu s'aviser de ce qu'une éducation digne de ce nom représentait d'acquis. Entre eux, dès qu'ils se sont reconnus de la même partie, ils se tutoient comme des débardeurs. Ils enseigneront, si l'on veut, la grammaire aux enfants, mais ce n'est pas en les écoutant parler que ceux-ci peuvent apprendre le français. Leur langage n'est pas seulement négligé, il est incorrect et vulgaire. Néanmoins, on dit d'eux comme de l'argent, on a beau en déplorer l'usage et la dévaluation, il en faut, et il en faut d'autant plus qu'ils valent moins, qu'ils ont moins d'autorité. Enfin comme pullulent les candidats qu'on ne saurait admettre par décence, on sélectionne les plus sortables et on fait pour eux des écoles de cadres.

Dans ces écoles, destinées à former de véritables rééducateurs, croira-t-on qu'il est exceptionnel que les professeurs soient eux-mêmes des praticiens de la rééducation ? Ce serait trop beau.

Où les trouverait-on ? Sauf exception, ce sont des professeurs de psychologie ou des médecins spécialisés, qui n'ont jamais vu d'enfants qu'au cours de consultations de neuro-psychiatrie, mais qui se seraient bien gardés de vivre avec eux. Or, c'est malheureusement de quoi il s'agit, pour les « éducateurs » qu'on prétend former.

Qu'on imagine donc une école de toréros, auxquels des professeurs feraient, chaque jour, de savantes conférences sur l'anatomie et la physiologie des bovidés, sur la psychologie et la psychopathologie du taureau, complétées par des stages pratiques dans les abattoirs ou les centres d'élevage. Et qu'on se représente ensuite leur allure et leur efficacité quand ils affronteront, dans l'arène, le taureau en chair et en os. Nos éducateurs font aussi des stages pratiques dans toutes sortes de maisons d'enfants. C'est ce qui les y attend, pour leur édification et leur prétendue formation qu'il vaut maintenant la peine d'examiner de plus près. Que sont, sauf exception, ces maisons d'enfants ? Que vaut déjà le seul principe de l'internement d'un enfant privé d'une famille, et de sa condamnation, pour le reste de son enfance et de sa jeunesse, à cette vie grégaire en collectivité fermée ?

Pour avoir le droit d'interner un être humain, il faut des raisons extrêmement graves. Le crime, la folie, la sûreté de l'Etat, la sécurité des citoyens peuvent justifier, seuls, une pareille mesure, et on le comprend de reste. Séparer un être humain de toute la société, l'isoler dans des conditions anormales entraîne une telle privation de joie et de liberté de vivre, de telles restrictions à la réceptivité ordinaire et à tout le jeu des rapports humains, qu'une telle mesure, quand elle n'est pas rendue obligatoire par la maladie, prend inévitablement l'allure d'un châtiment, d'une condamnation.

Ce ne peut être qu'en esprit de pénitence, de mortification, c'est-à-dire de véritable mort à la vie ordinaire des hommes et, en ce cas, le plus librement du monde, qu'une personne peut envisager de se retirer librement dans un cloître.

Ni la caserne, ni le pensionnat, qui sont des sortes d'internement, ne peuvent se comparer à cette réclusion totale, à laquelle on condamne les enfants sans foyer. Le militaire a des

sorties, des permissions ; l'interne d'un collège ou d'un pensionnat, des week-ends et de fréquentes vacances. Même si elles étaient réduites à l'extrême, il n'en resterait pas moins qu'il sait qu'il a, au dehors, un foyer où on l'aime, où on l'attend, et qu'il retrouvera tôt ou tard. Il reçoit des lettres. Il n'est que momentanément et matériellement isolé. Moralement, il n'est pas seul. Même le prisonnier sait qu'il a un chez soi quelque part et que, lui aussi, y est attendu. Lui aussi peut recevoir des lettres et des visites. Enfin, avoir constamment son cœur et sa pensée ailleurs que dans sa prison. Le plus malheureux, le plus abandonné a encore un passé dans sa mémoire dont personne ne peut le priver et où il peut se réfugier quand il lui plaît.

Aucune de ces misères n'est comparable à celle d'un enfant interné depuis toujours et condamné, pour toute son enfance, à la vie collective, parce qu'il n'appartient à aucun foyer. L'avenir est pour lui totalement inimaginable. Il n'a aucun passé, si ce n'est obscur et douloureux. Parfois seulement, quelques images des plus lointains souvenirs maternels, quelques ombres de bonheur presque aussitôt évanouies. Aucune perspective de visite ou de vacances. Comme qui fermerait les yeux en essayant de s'imaginer l'horreur de ne plus pouvoir les rouvrir, ni revoir jamais la lumière, que ceux qui se sont ennuyés, un temps quelconque, en internat, essaient de s'imaginer ce qu'il en aurait été de leur enfance, s'ils avaient dû y demeurer toujours, sans jamais en sortir, fût-ce pour quelques mois, quelques semaines ou un seul jour, afin de retrouver un père, une mère, des frères et sœurs, un foyer.

On arrive encore à imaginer la cécité pour les autres. Il est très difficile de se l'imaginer pour soi. Ainsi en est-il de la privation absolue de foyer. Il n'est pas de malédiction, de condamnation comparable pour un enfant. Ce qui fait peut-être le plus mal à entendre, en pareil cas, est le cruel manque d'imagination avec lequel on dit souvent : « Vous savez, dans cette Maison d'enfants, c'est tout à fait la vie de famille ; on y est comme en famille ; nous tenons beaucoup à l'esprit de famille. » Car il n'est aucune Maison d'enfants, cela va sans dire, qui ne se vante de réaliser, à quelque degré ou en quelque façon, la plus touchante vie de famille. En fait, ce n'est jamais vrai. Cela ne peut jamais être vrai. Il n'existe pas de famille de 100 enfants, ni de 80, ni de 50, ni même de 30 ou de seule-

ment 25. Il ne peut même pas exister de famille où il y aurait 8 à 10 enfants du même âge. Il n'y a pas de vie de famille sans un père et une mère cohabitant avec leurs enfants, étant avec eux chez soi. Un père et une mère ne peuvent être remplacés par des surveillants, ni même par de prétendus éducateurs salariés, ayant chaque jour leurs heures, et, chaque semaine, leur jour de congé, ayant leur propre foyer, leurs intérêts, leurs buts de vie en dehors de l'établissement où ils ne travaillent, en s'occupant d'enfants, que pour assurer leur propre subsistance. Il y a contradiction intime, essentielle, entre le fait d'être un père et une mère et le fait d'être payé pour s'occuper d'enfants. Les enfants ne s'y trompent jamais. Avant même de s'en être rendu compte, ils le sentent ; avant que de l'avoir compris, ils le savent. Beaucoup plus que ceux qui vivent dans la plus pitoyable des familles, on peut dire de ces enfants privés de vraie famille que, s'ils sont insupportables, c'est qu'il y a dans leur vie quelque chose qu'ils ne peuvent supporter. « Une mère, une vraie mère ne peut quitter son enfant que pour mourir », disait entre deux sanglots cette orpheline à une religieuse qui lui avait tenu lieu de mère et qui venait de recevoir son changement. Et le moyen de lui faire comprendre que cette religieuse, en vertu de sa vocation, était déjà morte à tout attachement de ce genre et qu'elle ne pouvait plus aimer régulièrement que par une affection d'autre sorte ? Un enfant a besoin d'un père, d'une mère, sans que son cœur puisse rien comprendre à de pareilles distinctions.

Au reste, s'ils ne sont pas là pour grandir dans le bonheur d'avoir un père et une mère et d'être leurs enfants, que peut-on vouloir d'eux ? Le principal souci est évidemment d'en faire d'honnêtes gens. La plupart de ces enfants privés d'un foyer normal et qu'on appelle « inadaptés » ont tendance à voler. Le vol est toujours considéré comme le principal symptôme d'inadaptation sociale. On y reconnaît, dès son apparition, le germe de la délinquance. Mais ce pré-délinquant, comment va-t-on le rééduquer en maison d'enfants ? Rien n'est plus opposé au développement normal du sens de la propriété qu'une vie grégaire. Un enfant dans son foyer partage ses jouets avec ses frères et sœurs. S'il fouille dans les tiroirs des grandes personnes, s'il prend des choses qu'il ne doit pas toucher, il se fait gronder, mais ce n'est jamais sérieusement qu'on le prend pour un voleur.

Sans aller jusqu'à penser que voler ses parents ce n'est pas voler, en respectant au contraire le bien de chacun dans une famille, chacun sait qu'il est chez soi, que d'une certaine façon tout est à tous et qu'il n'y a pas lieu de s'entre-disputer ce qui revient naturellement à chacun. Aussi bien, le besoin normal de posséder est à peu près satisfait chez tous. Quant à cambrioler le voisin, l'idée n'en viendrait même pas. Le voisin, c'est l'autre côté du palier, les fenêtres des maisons d'en face, etc.

Il en va tout autrement dans une maison d'enfants. Le voisin, c'est le lit d'à côté, c'est le garçon qui est devant soi et qui a reçu un colis et qui étale des choses dont on meurt d'envie. Il n'y a souvent, pour voler, que la main à étendre et un moment d'inattention du propriétaire à saisir. Il y a surtout un besoin normal de posséder qui ne cesse d'être cruellement insatisfait. Le peu de choses que possède chaque petit interne c'est ce que peut contenir sa poche, ce qu'il cache sous son matelas ou dans une pauvre petite boîte. En toute occasion, il regarde ce qu'ont les autres et ce qu'il n'a pas. Même la plupart des choses dont il dispose, habits, chaussures, coiffure, crayon, etc... sont des choses mal appropriées parce que distribuées et plus ou moins pareilles pour tout le monde. Il arrive que, volées par un autre, on ne les reconnaît pas. Tous les petits internés en maisons d'enfants, — cela est bien connu, — s'entre-volent leurs affaires. Le plus honnête, en arrivant, pleure en constatant, la première fois, qu'on l'a volé. Quand il s'est bien convaincu que les voleurs ne se retrouvent pas et qu'ils peuvent être n'importe qui, il se venge à son tour en volant n'importe qui. On voudrait réaliser, comme on dit, « par un climat psychologique », une véritable école de voleurs, on n'y réussirait pas mieux.

Mais quel est l'honnête homme, scrupuleusement respectueux du bien d'autrui dans la vie ordinaire, qui, au régiment, ne se laisse un jour gagner par l'envie de changer un calot taché, trop petit ou trop grand, contre un autre à sa convenance ? Chacun se débrouille, et toutes les dépouilles se retrouveront plus ou moins au magasin d'habillement. Quand une personnalité est déjà bâtie, c'est sans dommage pour l'avenir de sa structure morale. Mais quand il s'agit de jeunes êtres qui passent ainsi toute leur enfance en champ clos, qu'en sera-t-il lorsqu'on les lâchera ?

Au point de vue affectif et notamment sexuel, il ne faut pas grand génie pour soupçonner combien tout l'être peut pâtir de la privation d'affections normales et les aberrations plus ou moins irrémédiables qui en peuvent résulter. Dieu seul sait tout ce qui peut se passer, la nuit, dans ces dortoirs de 20 à 40 enfants ; à plus forte raison quand il s'agit d'adolescents ou d'adolescentes. Faut-il aussi que des surveillants soient payés pour faire la ronde toute la nuit ?

De tels problèmes sont posés avec des données trop inhumaines pour qu'ils puissent avoir une solution. « Je vous assure, disait celle-ci, sortie d'internat à l'âge de femme, je n'avais jamais embrassé aucun homme de ma vie. » Et cet orphelin racontant la première fois qu'il vit sa sœur et qu'elle l'embrassa : « Je me suis mis à pleurer comme un fou. Je comprenais à en crier de quoi j'avais tant souffert toute mon enfance et ce qui m'avait toujours manqué. » Ils se voyaient tous les deux, devenus adultes, ayant grandi séparément, à trop grande distance l'un de l'autre pour que des voyages soient possibles à des enfants de « leur condition ». Il y a un autre souvenir que je ne puis évoquer sans honte pour cette civilisation qui est la nôtre. C'était un matin, vers onze heures. Des cris d'enfant, des cris déchirants m'arrachèrent de mon travail. J'allai voir et trouvai deux fillettes, l'une de 13 ans, l'autre de 7. La petite était blottie contre sa sœur ; la sœur, écroulée au pied du mur, échevelée, l'œil hagard, avec ses vêtements déchirés et tachés de sang, poussait des cris de rage, frappait des pieds et grinçait des dents. « Elles viennent d'arriver, me dit-on. Nous ne connaissons pas encore le cas. Le dossier est au bureau. Mais si vous voulez des détails, les gendarmes sont encore là. Ils viennent de passer la porte et leur voiture n'a pas démarré. » En effet, les gendarmes échangeaient encore leurs commentaires. L'un d'eux, griffé au visage, saignait et se tamponnait de son mouchoir. « Ces petites garces, elles ont du tempérament, dit-il, avec bonhomie. Vous voulez savoir d'où ça sort ? Il y a eu une descente de police, cette nuit, à B... (Il s'agissait d'un port situé à 300 kilomètres.) On a surpris le père qu'on recherchait depuis six ans. La mère était syphilitique et dans un drôle d'état. On l'a expédiée pour l'hôpital, pendant que l'autre partait pour la prison. Les gosses étaient quatre, deux garçons, deux filles. Et quand on a pris les garçons, pour les mettre à l'orphe-

linat de garçons, les petites se sont jetées sur nous et nous ont griffés. De vrais chats sauvages. » Quelques minutes plus tard, les cris redoublaient. On emmenait la grande vers la division des grandes, « car à cet âge-là, déjà, elles en ont trop vu », et la petite vers la division des petites. Cette dernière trépignait de désespoir et refusa de manger jusqu'au lendemain. Ces enfants avaient perdu, dans la même nuit, sans bombardement ni catastrophe de chemin de fer, leur père, leur mère et leurs frères et sœurs. L'ordre public et la bienfaisance privée s'étaient entr'aidés à l'exécution.